

L'agonie indolore

D'espoir de mourir maigre de Charles Dionne, La tournure, 55

p.

Hugo Beauchemin-Lachapelle

Number 248, Spring 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/71588ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Beauchemin-Lachapelle, H. (2014). Review of [L'agonie indolore / *D'espoir de mourir maigre* de Charles Dionne, La tournure, 55 p.] *Spirale*, (248), 75–76.

L'agonie indolore

PAR HUGO BEAUCHEMIN-LACHAPELLE

D'ESPOIR DE MOURIR MAIGRE

de Charles Dionne

La tournure, 55 p.

D'espoir de mourir maigre est le recueil des premières. Il s'agit en effet du premier recueil de Charles Dionne, cofondateur avec Fabrice Masson-Goulet du site *Poème sale*, dont l'ambition est d'être un instantané de la jeune poésie contemporaine. C'est aussi la première publication de la coopérative La Tournure, fruit du travail de huit passionnés unis par leur amour de la poésie, envisagée comme acte de résistance. En ce sens, l'un des mérites de *D'espérance de mourir maigre* est la cristallisation des préoccupations de cette génération de talents émergents.

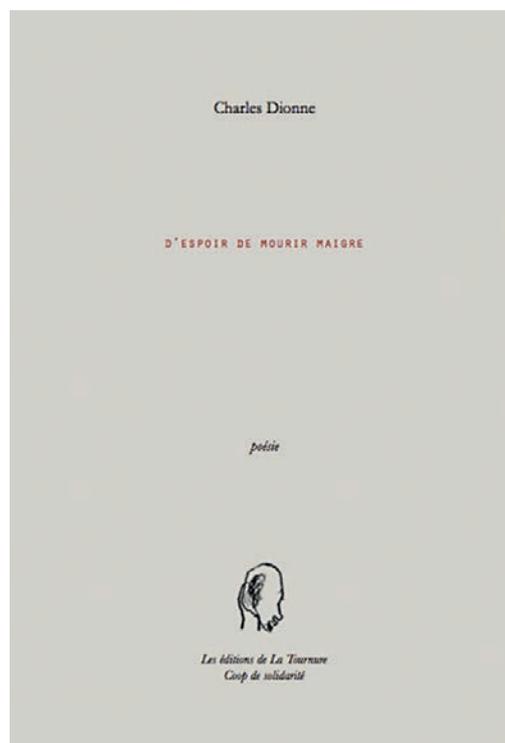
Le recueil aborde la difficulté d'accéder à la plénitude dans le vivier conformant du monde contemporain. Ce monde, sous la plume de Dionne, s'incarne dans les « *labyrinthes de béton* » urbains, striés par les ruelles et les autoroutes, où « *la bourgeoisie d'asphalte* » et les « *cultivateur[s] de rêves de croissance en affaires* » s'entassent dans des appartements et des bungalows qu'ils ne quittent que pour aller « *vivre une révélation au centre d'achat* ». Ainsi s'impose, au fil des métaphores, un panorama désenchanté, rempli de « *maisons vides avec la lumière allumée* », de « *trottoirs usés* », dont le caractère inhospitalier et inhabitable tisse la trame du « *rouage affreux des jours qui s'emboîtent* ». Écrire « *contre l'ordinaire des choses* » : voilà résumée en peu de mots l'impulsion de ce recueil.

Par conséquent, la ville et la banlieue — la « *communauté de plastique* » — deviennent des repoussoirs, puisqu'elles matérialisent à travers leur organisation les sacrifices auxquels l'homme domestiqué consent pour s'aménager un espace propice à sa survie confortable. Ce « *bonheur taxidermiste* » offre le spectacle d'un

vécu neurasthénique réduit à une « *épilepsie silencieuse devant les soubresauts de l'écran* », dont la somme des indicibles compromis compose la trame d'une irrémédiable compromission. Au début du poème qui ferme le recueil, Dionne rend ce fait palpable en empruntant le désarroi du poète *beat* Allen Ginsberg : « *j'ai vu les esprits les plus urgents de ma génération / écrasés par les séries en streaming / l'ignorance / et le bavardage* ». Ce pessimisme renvoie à l'impuissance du poète à changer la situation.

LE DÉSESPOIR DES GRANDES SURFACES

Cette impuissance naît de la tension ontologique d'une subjectivité qui, pour se construire, ne parvient pas à s'agripper aux possibles du réel, ne pouvant les envisager qu'en les condamnant. Ainsi, l'énonciation se déploie à partir d'un perpétuel après-coup, lorsque « *l'aube miroite / pointe les corps qui traînent / dans une salive froide / dans une tête de pierre* ». Autrement dit, le regard poétique privilégie les objets neutralisés, abandonnés par « *l'épiphanie perdue entre les bouteilles de bière* » qui les avaient jadis animés. Le motif derrière cette élection tient probablement à une affinité élective, car ces objets réfractent la passivité du poète, la prolongent même, dans une étroite familiarité qui empêche toutes les autres possibles, une proximité telle que « *la respiration réchauffe / les briques froides* ».



L'étroitesse entre le locuteur et son environnement détermine l'énonciation : l'anaphore et l'énumération s'approprient la plus grande part du gâteau. Leur redondance reproduit la stérilité d'une existence contrainte aux impératifs d'une société marchande, où l'inventaire constitue la forme d'accès privilégié au réel. Cela se prolonge dans l'expérience statique de l'homme spectateur de son quotidien : « *trouver rébellion / contre la bière trop chaude / en regardant sur le fier gazon / l'arbre tomber / sous le poids / oublié tout l'été / des lumières de Noël* ». L'infinifinitif transforme de surcroît l'action en objet : elle dissocie l'agent de son action. Son emploi figure une espèce de dessaisissement, dans la

mesure où toute action obéit aux règles du monde qui la rend possible. L'exigence éthique du poète interdit une telle compromission.

Dionne rend ainsi explicite sa dépossession : il est contraint de contempler le déroulement de son existence au sein de la civilisation qui la chosifie. Sa vie est amenuisée par sa transformation en chose, gagnée par son obsolescence, et,

C'est peut-être parce que ce dépassement se situe à l'extérieur du dispositif de la parole : il naîtrait plutôt de l'action des corps au sein de l'étreinte sur laquelle s'ouvre *D'espoir de mourir maigre*. Véritable pierre angulaire du recueil, l'étreinte initiale permet en effet d'oblitérer l'impasse intellectuelle en se superposant à elle, puisqu'elle représente l'exact contraire du rapport au monde qui ruine la subjectivité du poète. Le visage de l'ai-

glacée des choses : la familiarité de l'être aimé est supplantée par l'altérité de tous les autres. On pourrait y trouver l'écho de certaines théories existentialistes qui voient dans l'acquisition du langage par l'enfant le début de l'appropriation de l'hostilité du monde tout en affirmant la distance qui le lui rendra étranger pour toujours. Autrement dit, la réduction de la distance entre l'être et les choses, de l'être appréhendé comme chose, ne peut être réalisée que par la parole qui consacre pourtant cette distance. Aussi faut-il ruser, surtout dans un contexte où la multiplication effrénée des choses menace de ruiner l'intégrité de l'être en l'y diluant.

L'étreinte fait manifestement office de paradis perdu dans la scénographie de D'espoir de mourir maigre. L'étreinte chaude des corps qui donne naissance à la parole l'abandonne par la suite à celle glacée des choses...

ultimement, elle est vidée de sa dignité, comme le signale d'entrée de jeu l'absurdité du titre du recueil : *D'espoir de mourir maigre*. Toutefois, cette opposition contre l'aliénation du quotidien est constitutive du regard du poète. Elle l'englobe au point où la parole poétique, en se fondant sur ce dégoût, devient indissociable de l'objet de sa répulsion. L'architecture du recueil s'appuie sur la friction entre les disponibilités infinies d'une société industrielle et le refus obstiné, poétique et artistique de se laisser aller à cette « *boulimie de vie à démesurer de ne rien faire* ».

ÉTREINDRE SON MAL

L'antagonisme nécessaire pour s'élever au-dessus de ce rapport, pour faire « *plus de bruit que les murs* », est donc voué à l'échec puisque le poète ne peut remettre en question son monde sans se remettre en question lui-même. La haine du monde devient la haine de soi : aucune des expériences qui en émanent ne peut être, dans ces conditions, authentique. Par conséquent, la vie se monnaie un vécu en éludant cet antagonisme à travers la création de mythes compensatoires qui ne créent aucun exutoire durable. En résulte cette « *fatigue pilote automatique* » qui annule toute velléité de transformation du monde en sapant l'énergie nécessaire à son dépassement.

mée se substitue alors à la face du monde, il substitue à « *l'angoisse des reflets* » « *la rumeur des choses importantes* », « *au mutisme des mots* » « *la douceur du poème des moments fragiles* ».

Il n'est pas innocent que cette mise au monde de la parole se fasse sous le signe de la liquéfaction et de l'ivresse dans « *l'espace infini d'une bouteille de Jameson* ». Celles-ci revêtent dans l'intimité une connotation positive, dont est privée « *l'anémie des bières en spécial* » qu'on retrouve plus loin, puisqu'elles signalent la décrispation des frontières physiques et mentales permettant au poète d'accéder à l'intimité qu'il éludera après coup : « *puis / toute ma vie s'étale / sur la table / pour qu'il ne reste qu'à t'entendre de nouveau* ». Ainsi, le lecteur est tout à fait convaincu lorsqu'il l'entend dire « *j'avais / besoin / de nous* », puisque l'espace du couple constitue un lieu d'exception, où l'on « *boi[t] pour ceux qui ne savent pas mourir* » et où « *le bonheur entrera enfin dans tes veines ouvertes* ».

POUR LA SUITE DU MONDE

L'étreinte fait manifestement office de paradis perdu dans la scénographie de *D'espoir de mourir maigre*. L'étreinte chaude des corps qui donne naissance à la parole l'abandonne par la suite à celle

La poésie compte parmi ces ruses. Les « *esprits les plus urgents de ma génération* », que nous avons évoqués un peu plus haut, « *déchirés par la machinerie de la ville qui tourne* », sont rassemblés en dernière instance « *entre [l]es mains* » du poète. Ils font corps avec lui, « *entre [s]es côtes et [s]es hanches* » : le poème lui-même devient un lieu hospitalier, une « *étreinte* » où « *l'on se réveille d'un rêve dans lequel on marche* ». La ruse de la poésie réside donc dans son creuset rendu possible par le retournement du langage sur lui-même : elle se libère ainsi des impératifs du procès du sens, du « *réalisme* », qui l'enferme dans l'irréductible solitude de l'être et des choses.

La poésie, investie de son pouvoir de transfiguration, devient un espace d'accueil et de possibles, où l'indicible a droit de cité, où « *l'intelligence brillante / de la gentillesse étrange / des choses / est chef-d'œuvre* ». La parole poétique, promue au rang de langage extra-ordinaire, rend possible ce « *retour au fragile* » évoqué dans le manifeste de La Tournure en post-face. Manifestement, l'acte de naissance dont *D'espoir de mourir maigre* témoigne est ici triple : c'est celui d'un auteur qui découvre les puissantes ressources de sa parole ; c'est celui d'une coopérative fondée sur la communauté rendue possible par cette parole ; c'est, surtout, la naissance de l'espoir attachée à la promesse de cette parole, la promesse de la reconquête de ce qu'il convient d'appeler, avec un soupçon de sensiblerie, la beauté du monde. †